

Winston Churchill

Nous verrons la fin de la tempête

Discours radio diffusé

15 février 1942.

Près de six mois se sont écoulés depuis qu'à la fin du mois d'août dernier, j'ai parlé directement par radio à mes compatriotes.

Il serait donc opportun de passer en revue ces six mois de ce qui fut, et demeure, une lutte pour la vie, et aussi d'examiner ce que la fortune nous a départi pendant cette période, et ce qu'elle nous réserve pour l'avenir.

En août dernier, j'eus la satisfaction de rencontrer le Président des Etats-Unis, et de rédiger avec lui cette profession de foi politique anglo-américaine, qui est devenue célèbre dans le monde entier sous le nom de " Charte de l'Atlantique. " Nous avons également pris, au sujet de la conduite générale de la guerre, un certain nombre de décisions, dont quelques unes ont eu des résultats notables. A ce moment-là, la Grande-Bretagne se trouvait dans la situation d'un combattant qui, serré de près par l'ennemi, vient demander assistance à un grand ami, dont l'attitude n'est toutefois qu'une neutralité bienveillante.

À ce moment-là, les Allemands semblaient dévorer les armées russes et ils fonçaient, d'un élan toujours accéléré, sur Leningrad, sur Moscou, sur Rostov, et toujours plus avant, en plein cœur de la Russie. On trouvait alors que le Président Roosevelt faisait preuve d'un optimisme bien audacieux, lorsqu'il déclarait que les armées russes tiendraient jusqu'à l'hiver. Et l'on peut dire que les experts militaires de tous les pays, qu'ils fussent alliés, ennemis ou neutres, accueillirent cette prophétie avec beaucoup de scepticisme. Quant à nous, Britanniques, nous étions écartelés. Depuis plus d'un an déjà, nous combattions, absolument

seuls, contre Hitler et Mussolini. Il nous fallait être prêts à faire face, dans notre île même, à une invasion allemande ; il nous fallait défendre l'Égypte, la Vallée du Nil et le Canal de Suez. Et surtout, il nous fallait amener à travers l'Atlantique, infesté de sous-marins et d'avions ennemis, les vivres, les matières premières et les armes, sans lesquelles nous ne pouvions pas subsister, sans lesquelles nous ne pouvions pas continuer la guerre. Et ces tâches sont toujours présentes.

Il était de notre devoir, en ces jours du mois d'août, de faire tout notre possible pour aider les Russes à soutenir le, prodigieux assaut. Et, ce que nous avons fait pour la Russie est vraiment peu de chose, si l'on considère tout ce que la Russie a accompli pour la défaite d'Hitler et pour la cause commune. Dans les circonstances où nous nous trouvions alors, la Grande Bretagne n'avait aucun moyen efficace de parer à l'éventualité d'une guerre supplémentaire contre le Japon. Telle était la situation vers la mi-août 1941, quand je m'entretins avec le Président Roosevelt à bord du Prince de Galles, notre beau navire qui gît maintenant, hélas, au creux de l'Océan. Il est vrai qu'en août 1941 notre situation semblait infiniment meilleure que l'année précédente, alors que la France, qui venait de subir une défaite écrasante, était prostrée dans cet abîme de misère dont elle n'est pas encore sortie, alors que nous nous retrouvions seuls dans notre île, presque entièrement désarmés, alors que les Italiens, qui tenaient encore l'Abyssinie, et venaient de nous arracher la Somalie Britannique, menaçaient de nous expulser aussi d'Égypte et de tout le Proche Orient. Comparée à ces jours de 1940 où le monde entier, à l'exception de nous-mêmes, nous croyait à jamais abattus et hors de combat, la situation que le Président Roosevelt et moi avons passée en revue en août 1941 représentait un immense

progrès. Et pourtant, si on regarde les faits sans illusions : Les États-Unis encore neutres et violemment divisés, les armées russes cruellement décimées et reculant sans cesse, la puissance militaire de l'Allemagne triomphante et intacte, la menace japonaise plus hideuse de jour en jour, quel sinistre et morne horizon !

Et maintenant, où en sommes nous ? À tout prendre, avons-nous plus de chances de survivre qu'en août 1941 ? Quelle est la situation de l'Empire Britannique, ce vaste Commonwealth de nations ? Avons-nous le dessus ou le dessous ? Que deviennent ces idées de liberté d'honneur et de civilisation, pour la défense desquelles nous sommes entrés en guerre ? Sont-elles en progrès, ou plus menacées que jamais ? Examinons la situation sous tous ses aspects, dans ce qu'elle a de sombre, et dans ce qu'elle a d'encourageant. Le facteur primordial, c'est que l'Amérique, unanimement et de tout cœur, est entrée dans la lutte à nos côtés. Je viens de retraverser l'Atlantique, pour m'entretenir avec le Président Roosevelt. Mais cette fois-ci, nous étions bien plus que des amis, nous étions des frères d'armes, défendant la même cause, côte à côte, coude à coude, et protégeant contre un ennemi commun notre existence, et notre honneur, plus précieux encore que la vie. Quand je considère la puissance des États-Unis, et que je suppose leurs vastes ressources, et quand je me dis qu'ils sont maintenant à nos côtés, aux côtés du Commonwealth Britannique tout entier, et qu'ils combattront aussi longtemps qu'il le faudra, jusqu'à la mort ou jusqu'à la victoire, je ne peux pas croire qu'il existe au monde une autre considération d'une pareille importance. C'était mon rêve, mon but, l'aboutissement de mes efforts, et maintenant, tout cela s'est réalisé.

Mais il est encore un autre facteur, susceptible, à certains égards, de produire des résultats plus

immédiats. Les armées russes ne sont pas battues, elles n'ont pas été dévorées. Le peuple russe n'est ni vaincu ni anéanti. Leningrad et Moscou ne sont pas tombées aux mains de l'ennemi. Les armées russes demeurent sur le champ de bataille bien loin de défendre la ligne de l'Oural ou celle de la Volga, elles avancent, victorieuses, et reprennent à l'infâme envahisseur ce sol natal, qu'elles ont su garder avec tant de courage et d'amour. Elles ont fait plus. Elles ont porté le premier coup à la légende hitlérienne. Au lieu des victoires faciles, au lieu des gras butins que lui-même et ses hordes avaient conquis dans l'Ouest, Hitler n'a trouvé jusqu'ici que le désastre, l'échec, la honte de crimes innommables, les hécatombes de ses soldats et la bise cinglant les neiges de Russie.

Ce sont là deux facteurs écrasants, qui finiront par dominer la situation mondiale, et nous assurer une victoire plus complète qu'il n'était possible de l'espérer, auparavant. Mais la médaille a son revers. Un événement inquiétant, terrible, pèse dans la balance, en regard de ces gains inestimables. Le Japon s'est plongé dans la guerre. Il ravage ces belles contrées fertiles, riches et peuplées d'extrême Orient. Jamais la Grande-Bretagne, combattant l'Allemagne et l'Italie - ces nations qui depuis de longues années se préparaient et s'entraînaient à la guerre - combattant dans les Mers du Nord, en Méditerranée, dans l'Atlantique, jamais la Grande-Bretagne isolée comme elle l'était, n'eût été en mesure de défendre la Pacifique et l'extrême Orient contre une agression japonaise. En Europe, nous arrivons tout juste à surnager. Nous avons bien du mal à amener chez nous les vivres et le matériel indispensables ; nous n'avons que de justesse, réussi à garder la vallée du Nil et le Moyen Orient. La Méditerranée nous est fermée, tous nos bâtiments doivent contourner le Cap de Bonne-Espérance, et ne peuvent faire que trois

voyages par an. Nous n'avons pas un navire, pas un char, pas un canon, pas un avion qui ne soit sans emploi. Toutes nos ressources, nous les mettons en œuvre contre l'ennemi, soit pour l'attaquer, soit pour faire face, chez nous, à une invasion éventuelle. Nous résistons ferme dans le désert de Libye, où, peut-être, une autre grande bataille se prépare. Il nous faut assurer l'ordre intérieur et la sécurité extérieure de l'Abyssinie libérée, de l'Érythrée conquise, de la Palestine, de la Syrie et de l'Irak affranchis et de notre nouvelle alliée la Perse. Depuis un an et demi, un flot ininterrompu de navires, d'hommes et de matériel parti de notre pays, va renforcer et ravitailler nos armées du Proche-Orient, gardiennes des vastes contrées qui s'étendent de part et d'autre de la Vallée du Nil. Nous avons dû faire l'impossible pour aider efficacement la Russie. Nous l'avons aidée au plus fort de sa détresse, et ce n'est pas maintenant que nous allons manquer à nos engagements. Comment donc aurions nous pu, étreints, agrippés et harcelés par l'ennemi, protéger l'Extrême Orient de cette avalanche de feu et d'acier que le Japon y a déchaînée contre nous. Cette inquiétude, mes amis, pesait toujours sur nos esprits.

Nous gardions toutefois un espoir, un seul. C'était que, si le Japon entrait en guerre aux côtés de ses Alliés, l'Allemagne et l'Italie, les États-Unis viendraient à notre secours, et l'équilibre s'en trouverait plus que rétabli. C'est pourquoi, pendant des mois, j'ai toujours pris grand soin de ne jamais provoquer le Japon, et de tolérer tous ses empiètements, si dangereux qu'ils fussent. Quoiqu'il dût arriver, je voulais éviter que nous ne nous retrouvions seuls devant ce nouvel ennemi. Rien ne garantissait le succès de cette politique, mais aussitôt, un nouveau champion infiniment plus puissant, est venu se ranger à nos côtés, et tirer contre l'ennemi le glaive d'une vengeance implacable.

Je vous l'avouerai franchement, je n'ai jamais cru qu'il fût de l'intérêt du Japon de se lancer dans une guerre contre les États-Unis et l'Empire Britannique. Il me semblait que ce serait un acte déraisonnable. Étant donné que les Japonais ne nous avaient pas attaqués, après Dunkerque, alors que nous étions infiniment plus faibles, que nous n'avions qu'un maigre espoir de voir les États-Unis se ranger à nos côtés, et que nous étions absolument seuls, j'avais peine à croire qu'ils pussent commettre ce que je considérais comme un acte insensé. Ce soir, les Japonais triomphent. Ils clament leur joie aux quatre coins du monde. Nous souffrons, nous sommes désemparés, accablés. Mais, je suis bien sûr, même en cette heure de deuil, que, quand les événements de 1942 et de 1943 se seront inscrits au livre sombre de l'histoire, cet acte d'agression sera taxé, alors, de " folie criminelle. "

Ce qui tenait en respect le Japon, c'était, bien entendu, la crainte des immenses ressources du continent américain, mais aussi, plus directement, la présence de l'escadre américaine qui dominait le Pacifique, et qui, jointe à nos propres unités, opposait à l'agresseur, tel un bouclier, une puissance navale supérieure à la sienne. Mais soudain, mes amis, par un coup brutal, inattendu, longuement médité, pesé et préparé, puis adroitement porté sous le couvert de feintes négociations, ce bouclier naval qui protégeait les douces contrées et les riches archipels de l'Océan Pacifique nous fut momentanément, je dis bien momentanément, arraché des mains. Les armées japonaises s'engouffrèrent alors dans la brèche ainsi ouverte. Nous nous trouvâmes exposés à l'assaut d'une race guerrière, de près de 80 millions d'hommes amplement pourvue d'armes modernes dont les chefs militaires se préparaient sournoisement à l'attaque, et y aspiraient en secret depuis 20 ans peut-être, tandis que, de part et

d'autre de l'Atlantique, nos deux braves nations jasaient de paix perpétuelle, et réduisaient mutuellement leurs flottes pour donner le bon exemple, Lorsque, dans le Pacifique, la puissance navale anglo-américaine se trouva momentanément ravalée, ce fut comme si quelque barrage gigantesque avait crevé. Les eaux amassées et depuis longtemps prisonnières se ruèrent dans la vallée paisible, et l'inondation s'étendit de tous côtés, apportant sur son écume la ruine et la dévastation.

Il n'est plus permis de sous estimer la puissance militaire du japon. Que ce soit dans les airs, sur mer, ou sur terre d'homme à homme, les japonais se sont révélés (les adversaires redoutables, terribles, et il faut bien le dire, barbares : Cela prouve indiscutablement que, même si nous avions été, à beaucoup de points de vue, infiniment mieux préparés que nous ne l'étions en fait, nous n'avions pas la moindre chance de leur résister aussi longtemps que nous étions seuls, que l'Allemagne nous tenait à la gorge, et l'Italie à bras le corps. Mais cela prouve aussi autre chose, et qui doit nous rassurer et nous reconforter ; nous pouvons maintenant mieux apprécier la constance miraculeuse du peuple chinois qui, sous la conduite du Général Tchang Kai Chek, résiste seul depuis quatre ans et demi à ce hideux agresseur, aujourd'hui plein de perplexité et d'effroi. Et ce mircale de résistance est l'œuvre d'un peuple dont toute la civilisation, toute la philosophie sont, de temps immémorial, hostiles à la guerre et aux arts guerriers, d'un peuple que l'ennemi avait surpris, mal armé, mal ravitaillé en munitions, et presque dépourvu d'aviation.

Il faut bien se garder de sous-estimer la puissance diabolique de ce nouvel adversaire. Mais il ne faut pas non plus oublier quelles forces gigantesques, écrasantes, sont entrées en lice à nos côtés, dans cette lutte pour la libération universelle. Ces

forces, une fois qu'elles auront pu se déployer avec toute la puissance inhérente à leur nature, seront largement capables de régler le compte de l'ennemi, quels que soient les accidents qui auront pu se produire dans l'intervalle, et de rétablir la situation pour un bon moment.

Je me suis toujours refusé, vous le savez bien, à faire des prophéties et des promesses dorées. Maintenant encore, je ne puis vous offrir pour de longs mois qu'une guerre défavorable. Je vous préviens, comme j'ai prévenu la Chambre des Communes avant le vote de confiance qu'elle m'a généreusement accordé, il y a quinze jours, que nous avons devant nous beaucoup de revers, des pertes poignantes, des soucis rongeurs et impitoyables. Pour nous, Britanniques, les catastrophes qui se produisent à l'autre bout du monde peuvent nous sembler plus difficilement supportables que celles qui nous menaçaient chez nous, quand les Vandales ébranlaient nos cités, et que nous nous sentions nous mêmes en plein cœur de la bataille. Mais ces mêmes qualités qui nous ont permis de survivre aux périls affreux de l'été 1940, puis à l'automne et au long hiver de bombardements aériens qui l'ont suivi, ces mêmes qualités nous permettront de traverser cette nouvelle épreuve, plus dure peut-être, et certainement plus prolongée. Une faute, un crime, oui, un seul crime, pourrait ravir aux Nations Unies et au peuple Britannique, dont la constance a rendu possible la Grande Alliance, la victoire d'où dépendent leur vie et leur honneur. Laisser fléchir notre résolution, et par suite notre unité, voilà crime mortel. Quiconque s'en rendrait coupable, ou y inciterait autrui, qu'il soit dit de lui dans l'avenir qu'il aurait mieux valu pour lui qu'on le précipitât dans la mer avec une pierre au cou.

L'automne dernier, quand la Russie était au plus profond de sa détresse, ses soldats massacrés ou fait prisonniers par milliers, les deux tiers de ses

industries de guerre, comme aujourd'hui encore, aux mains de l'Allemagne nazie quand l'ennemi eût pris Kiev et que les ambassadeurs étrangers eurent reçu l'ordre de quitter Moscou, le peuple russe ne s'est pas livré aux querelles et aux criaileries. Il s'est serré les coudes, et s'est mis à combattre et à travailler encore plus dur. Il n'a pas perdu sa foi en ses chefs, il n'a pas travaillé à disloquer son gouvernement. Hitler avait espéré trouver des traîtres ; et une cinquième colonne dans les vastes régions conquises. Il a cherché, fouillé, mais n'a trouvé personne.

Le régime soviétique est fondé sur des principes très différents de ceux qu'on trouve en Grande-Bretagne et aux Ets-Unis. Il n'en reste pas moins que la Russie a reçu des coups que ses amis et ses ennemis, les uns avec effroi, les autres avec espoir, considéraient comme mortels. Elle a pourtant réussi à maintenir son unité nationale, et, persévérant avec un courage intrépide, elle a effectué ce merveilleux redressement dont nous remercions Dieu aujourd'hui. Le monde anglo-saxon, jouit de la liberté politique. Le Parlement, comme la presse y est indépendants. Telle est la coutume de chez nous, et c'est pour la défendre que nous avons pris les armes. Mais c'est le devoir de tous ceux qui jouissent de ces libres institutions d'un pays libre de veiller, comme l'ont fait la Chambre des Lords et la Chambre des Communes, et comme je ne manquerai pas de le faire moi-même, à ce que le pouvoir exécutif soit établi, en temps de guerre, sur des bases solides, à ce que rien n'entrave son action, à ce qu'on n'exploite pas contre lui les erreurs et les revers de la guerre, à ce que, tout en le stimulant par des conseils et des critiques judicieux et utiles, on lui laisse le temps de traverser les crises, et après plusieurs échecs cuisants, de se retrouver en terrain sûr, et de remonter la pente.

Ce soir je m'adresse à ceux de chez nous, aux

citoyens des îles britanniques. je m'adresse aussi à vous, Australiens et Néo-Zélandais, pour la défense de qui nous tendrons tous nos muscles, à nos fidèles amis de Birmanie et des Indes, à nos vaillants alliés les Hollandais et les Chinois, et aux Américains, nos frères de race. Je m'adresse à vous tous, sous le coup d'un terrible désastre militaire, dont les répercussions seront lointaines, d'une défaite de la Grande-Bretagne et de l'Empire. Singapour est tombé. Toute la presqu'île de Malacca est envahie. D'autres dangers nous menacent dans cette région, et les anciens périls dont nous avons jusqu'ici triomphé en Grande-Bretagne et en Orient, ne sont aucunement diminués. Nous traversons une de ces heures décisives où les Britanniques vont pouvoir montrer le génie de leur race, et faire jaillir, des profondeurs mêmes de leur détresse, la volonté de vivre, et l'élan vers la victoire. C'est le moment de faire preuve de calme et de pondération, sans nous départir de cette résolution farouche, qui, il n'y a pas si longtemps, nous a arrachés aux griffes mêmes de la mort. C'est le moment de montrer une fois de plus comme nous l'avons fait si souvent au cours de notre longue histoire, que nous savons subir les revers avec dignité, et y puiser de nouvelles énergies. Souvenons nous aussi que nous ne sommes plus seuls. Nous sommes en noble compagnie. Les trois quarts du genre humain sont avec nous. Et peut-être l'avenir de l'humanité tout entière dépend-il de nos actes et de notre conduite. Nous n'avons pas failli jusqu'ici, nous n'allons pas faillir maintenant. Avançons résolument, côte à côte, entrons dans la tempête ; nous en verrons la fin.
